

Renzo, il s'appelait Renzo.

L'œil et le poil couleur charbon comme il se devait pour un fils d'immigré italien – ou petit-fils, ou arrière-petit-fils, je n'en sais rien à vrai dire. Un physique de garçon élevé en plein air, mais sans avoir cultivé sa forme ou ses muscles. Pas une pointe d'accent du Sud mais un regard qui n'était pas de chez nous.

Je l'ai rencontré il y a près de trente ans sur la recommandation d'une association de prévention qui permettait à des jeunes « en difficulté » de s'insérer sur des petits chantiers de maçonnerie, plomberie, électricité, peinture. Renzo avait dix ans de plus que moi et n'entrait pas dans la catégorie de ces jeunes qu'encadrerait mon oncle Dany. Mais ils s'étaient connus sur un chantier et s'appréciaient. Quant aux difficultés, il était clair qu'elles ne lui avaient laissé aucun répit depuis pas mal d'années. Dany l'avait intégré dans une équipe puis me l'avait envoyé.

Renzo ne picolait guère, ne se droguait pas. Il avait dans la tête tout ce qu'il fallait pour démarrer au quart de tour quand il le voulait.

Repeindre ou poser des moquettes, chez moi, ne le motivait guère. Alors il a fait traîner l'ouvrage durant plusieurs mois ; souvent, le soir, il prolongeait le travail jusqu'à mon retour - même quand je sortais d'un concert ou d'un spectacle, je pouvais le retrouver dans mon appartement encore inachevé et nous débouchions une bouteille pour parler durant des heures. Il m'a ainsi lu, peu à peu, tout ce qu'il avait écrit au fil des années. De longs poèmes délirants, à mi-chemin entre Lautréamont et Céline, des tirades qu'il récitait avec la fougue d'un satyre et dans l'œil une flamme rageuse ; en quelques minutes je ne savais plus s'il venait de m'entraîner dans les airs, sur un bateau, dans un sous-marin ou un vaisseau spatial.

Il a travaillé aussi, toujours au black, dans l'immeuble d'à côté, chez mon ami HLG. Etre payé au lance-pierre par un aristocrate le rendait fou. Il est passé directement, avec HL, au registre de la menace. Je lui donnais secrètement raison mais, ayant été l'entremetteur, je devais maintenant m'interposer. La dernière soirée que j'ai passée avec Renzo m'a permis de calmer sa fureur – non la mienne. Je l'ai retrouvé dans le petit appartement qu'il venait de louer à Levallois-Perret. Il avait acheté des jus de fruit, des chips. Il n'avait d'autre meuble que le matelas sur lequel il dormait. Je nous revois assis tous deux en tailleur, l'un face à l'autre, lui contre un radiateur éteint, moi une demi-fesse sur ce matelas sans grâce et sans confort.

Après m'avoir éclaboussé de sa colère, me reprochant d'avoir abdiqué ma nature prolétaire pour pactiser avec l'aristocratie, il est s'est lancé une dernière fois dans le récit des ses aventures imaginaires. Ce soir-là, les paysages de neige occupaient tout l'arrière-plan. Ses chantiers terminés, il allait pouvoir partir pour la montagne. Il était question d'une fille qu'il devait y retrouver.

Déjà il ne rêvait que de fuir cet appartement dans lequel il avait tout juste posé une nouvelle moquette. Un bateau ivre l'attendait quelque part. Et moi j'ai été secoué, face à ce garçon, d'un sentiment violent, irrépressible, une sorte de désir amoureux complètement platonique. Fasciné, j'ai regardé Renzo comme un idéal qui n'avait jamais été, qui ne serait jamais le mien, mais qui me renvoyait à la banalité de mes aspirations. Cet homme-là n'avait pas peur du feu ! Et j'aurais fait n'importe quoi pour lui.

Je l'ai quitté à l'aube, nos cils perlés de larmes. Je ne l'ai jamais revu. Au retour de la montagne, s'il y est vraiment allé, il ne m'a pas appelé. Je ne savais pas comment le joindre – c'était bien avant l'ère des téléphones portables. Des mois ont passé avant que je retourne à Levallois-Perret. Il n'avait jamais vraiment emménagé dans son appartement, m'a-t-on dit.

Depuis, il ya eu internet. Ces dernières années, j'ai interrogé régulièrement les moteurs de recherche. Il s'appelait Renzo Jurlaro, un nom pas très commun, de ceux qui peuvent finir par émerger de la botte de foin du web.

Mes recherches ont été infructueuses... jusqu'à ce matin. J'ai abouti sur le site du collectif Les Morts de La Rue. Je sais maintenant que Renzo a terminé sa course seul, dans un recoin du XIII^e arrondissement, le 22 janvier 2007. Il avait cinquante-sept ans.

Alain Surrans
18 février 2013